

Un pionnier de l'histoire du climat

« FORÊTS, VENDANGES et glaciers furent aux points de départ de mon enquête... Mais de nouveaux horizons souraient ; je découvrais dans les pérégrinations d'archives et de bibliothèques, dans la littérature dendrologique et glaciologique un paysage étrange, presque inconnu. Le paysage climatique paraissait presque immobile ; il était néanmoins animé de lentes fluctuations, perceptibles quand on les mesurait sur plusieurs siècles. Celles-ci, sans doute, importaient assez peu à l'histoire humaine, mais elles méritaient d'être observées pour elles-mêmes. J'abandonnai donc l'objet habituel de mes recherches et je me fis, pour quelque temps, l'historien désintéressé d'une pure nature, et le spectateur d'un devenir dont l'homme avait cessé d'être le centre. » (*Histoire du climat depuis l'an mil*, Flammarion, 1967).

Emmanuel Le Roy Ladurie a lu, dès les années 1950, sur la recommandation de Fernand Braudel, quelques articles sur l'avancée des glaciers alpins : ceux du glaciologue Giuseppe Monnerin notamment, parus en 1937, ainsi que deux autres, en 1955, contemporains, sur la dendrochronologie et le calendrier des vendanges. Néanmoins, il s'aventura prudemment sur un terrain que d'aucuns considéraient comme une « fausse science ». Il rédigea deux articles seulement, dont un dans la revue des *Annales*, bien accueillis mais sans postérité.

C'est à l'occasion d'un choix de sujet pour sa thèse secondaire que Le Roy Ladurie s'engage sur la voie pionnière de l'histoire du climat. Sans doute son chantier principal, consacré aux *Paysans de Languedoc* (1966), a-t-il familiarisé l'historien avec ces aléas météorologiques qui commandent les rythmes des récoltes, les phases d'abondance et de disette. Et son ascendance normande, fondamentalement rurale, a dû jouer aussi.

Il n'empêche que, en 1967, en publiant une *Histoire du climat depuis l'an mil* (Flammarion), il est bien seul sur le terrain, pourtant en par-

faite adéquation avec la priorité à la longue durée que prône l'école des *Annales*, sous la houlette de Fernand Braudel. Il y associe les événements marquants du « climat vécu » et l'histoire sociale de l'espace français. Une entrée prémonitrice du rapport à l'environnement dans le champ de l'historien, quand on mesure la place du sujet dans la sphère publique un demi-siècle plus tard.

Un quart de siècle de sommeil

La piste ouverte sur un millénaire par l'historien moderniste a depuis été prolongée, à l'étranger notamment en Italie et en Suisse, où Christian Pfister et Jürg Luterbacher ont fondé une véritable école d'historiens du climat. Le Roy Ladurie y revient lui-même, après un quart de siècle de sommeil, au tournant du XXI^e siècle. S'il reste le tenant d'une option résolument terricienne, écartant toute histoire des tempêtes et des événements maritimes majeurs, il a depuis multiplié les synthèses.

A commencer par une ample *Histoire humaine et comparée du climat* (Fayard), composée de *Canicules et glaciers, XIII^e-XVIII^e siècles* (2004), puis de *Disettes et révolutions, 1740-1860* (2006) et du *Réchauffement de 1860 à nos jours* (2009).

S'il propose un *Abbrégé d'histoire du climat du Moyen Âge à nos jours*, sous forme d'entretiens avec Anouchka Vasak (Fayard, 2007) – curieusement repris sous un autre titre lors de son passage en poche en 2010 : *Trente-trois questions sur l'histoire du climat* –, où il répond à des interrogations de base (« Qu'appelle-t-on le petit âge glaciaire ? », « La date des vendanges est-elle un indicateur climatique ? », etc.), il persiste en signant, avec Daniel Rousseau et Anouchka Vasak, encore, *Fluctuations du climat de l'an mil à nos jours* (Fayard, 2011) et *Naissance de l'histoire du climat*, livre d'entretiens avec Anouchka Vasak toujours (Hermann, 2013). La longue durée, résolument. ■

PH.-J.C.

pour l'historien du Languedoc, n'aurait pas dû dépasser le tout petit cercle des initiés. Et voilà qu'elle remporte un succès public inimaginable. L'historien s'amuse même de rivaliser médiatiquement avec Bernard-Henri Lévy.

Sans doute le cas occitan, la fascination double pour le catharisme et l'Inquisition ont-ils joué un rôle-clé. Mais le ton de l'enquête de l'historien-anthropologue sans doute aussi. Le succès est encore au rendez-vous quand paraît *Le Carnaval de Romans* (Gallimard, 1979), épisode oublié des guerres de Religion, et si l'opus suivant, *L'Argent, l'amour et la mort en pays d'Oc* (Seuil, 1980), comme plus tard *La Sorcière de jasmin* (Seuil, 1983) ont une réception confidentielle, c'est que l'historien y exhume d'obscurs mais formidables textes occitans que nul n'aurait lus sans son exigence et son engagement culturel. Même pari fou quand le moderniste croise son goût du texte rare et la tentation biographique en restituant, en un triptyque inattendu, *Le Siècle des Platter* (Fayard, 1997-2006), la généalogie d'une bourgeoisie urbaine naissante qui livre son autobiographie sur plus de cent ans.

En marge des grandes synthèses sur *L'Etat royal* (1987) et *L'Ancien Régime* (1991) qu'il signe pour l'*Histoire de France* de Hachette, il serait injuste de ne pas mentionner le bel essai sur *Saint-Simon ou le Système de la Cour* (Fayard, 1997), hommage à un mémorialiste hors pair que Le Roy Ladurie connaît comme personne.

L'« histoire totale » dont rêvait l'adepte des *Annales* est peut-être illusoire. En tout cas, par l'ampleur de ses curiosités et la diversité de ses chantiers, Emmanuel Le Roy Ladurie a poursuivi les pistes ébauchées par ses maîtres. Une leçon de fidélité. ■

PHILIPPE-JEAN CATHINCHI

Extrait

Fernand Braudel avait été mon maître et le resta. Il était l'amiral dominant la rade où les jeunes historiens venaient jeter l'ancre. Ernest Labrousse était le contre-amiral, en assez bons termes avec le grand chef. Braudel était à ce moment-là dans toute sa gloire internationale, à tout le moins parmi les historiens et apparentés. Mon « caïman » [agrégé répétiteur] à l'École normale avait été Guy Palmade. Il ne me situait pas très haut dans la hiérarchie de ses auditeurs, peut-être parce que j'avais eu le tort d'avoir été excessivement communiste, et je dois dire que je ne vais pas lui donner entièrement tort à ce propos. (...) Braudel avait publié la première édition de sa grosse thèse *La Méditerranée au temps de Philippe II* en 1949, et cet événement bibliographique, comme disent les Américains, fit tout un splash. Bref il eut un retentissement considérable et bien mérité. (...) Puis vient en 1966 une deuxième édition, beaucoup plus volumineuse et à laquelle nombre de ses élèves, dont moi-même, avaient apporté une contribution importante que Fernand Braudel reconnut d'une façon parfaitement équitable. (...) C'était ébouriffant de vie et d'érudition, et le succès international fut immense, même si Braudel fut un peu jaloux, par la suite, des centaines de milliers d'exemplaires de mon *Montaillou*, mais ces petits défauts du grand homme ne diminuèrent en rien ma fidélité et mon admiration à son égard. ■

« Une vie avec l'histoire. Mémoires » (Tollandier, 2014), pp. 75-76.

Les archives, source d'inspiration

Emmanuel Le Roy Ladurie fut un grand laboureur de « sources » pour l'histoire afin de mieux les faire parler

La recherche du « monde que nous avons perdu », évoqué à l'oree de ce récit historique si singulier et étrange qu'est *Montaillou, village occitan* (Gallimard, 1975), justifie à lui seul un désir d'écriture, sinon une vocation d'écrivain, détournée et peut-être même entravée par l'appel et l'exigence savante des sources de l'histoire. Le Roy Ladurie fut donc d'abord, et par convention professionnelle, un grand laboureur de « sources » pour l'histoire, quitté à infléchir son logique de constitution pour mieux les faire parler au service d'un projet scientifique, certes, mais indissociable d'une forme de nostalgie affective.

Car le travail de cet historien « moderniste », surdoué et précocement, nomadisant dès 1960 à travers les dépôts d'archives du Languedoc-Roussillon, à partir d'une base montpelliéraine, soutenant dès l'âge de 27 ans une monumentale thèse d'Etat sur les *Paysans de Languedoc*, franchissant sept ans plus tard à peine les portes du Collège de France, fut sans cesse déployé à l'ombre des traces documentaires qui permettent de rendre compte d'un horizon d'abord imaginaire : la société en apparence immobile de ce « monde d'avant », tout à la fois produit et image d'une ruralité immémoriale et qui forme le cœur et le sillon de l'œuvre d'Emmanuel Le Roy Ladurie. Et il est bien tard lorsque *Le Siècle des Platter* (Fayard, 1995-2006) détourne du paradis perdu le regard de l'historien-écrivain vers les villes et les dynasties marchandes de l'Europe moderne.

Les écrits de Le Roy Ladurie sont en effet hantés par l'ombre des archives de la société rurale, tour à tour désertes et silencieuses, omniprésentes et cruellement disparues. Entre la fin des années 1950 et les années 1990, l'historien a tenté de faire fleche de toute forme de documentation, parcourant de nombreux dépôts d'archives et de bibliothèques, avant de diriger la plus riche d'entre elles – la Bibliothèque nationale – en 1987, sans toujours discriminer les originaux des copies, ou encore les récits narratifs des documents administratifs.

L'évidente de l'historien-laboureur le poussa à la convocation, parfois très libre, jusqu'à la monotonie, comme ont pu le montrer Christian Jouhaud, Dinah Ribard et Nicolas Schapira, de textes littéraires, y compris classiques (Mémoires du duc de Saint-Simon), ainsi qu'à l'analyse quantitative de documents, par définition inédits, au sein des dépôts d'archives (registres des mercuriales).

Moisson éditoriale fameuse

Ce précieux mélange, à l'image même du vaste réservoir dont il dut céder en 1994 la direction à un historien-archiviste (Jean Favier), garantit la symphonie apparente des sources, mais se heurte à la rugosité de la conservation différentielle des archives. Ainsi donc, la poétique champêtre de Restif de La Bretonne voisine de manière débridée avec les récits faussement ordinaires du notaire Pierre Prion, alors que la saveur ethnographique des paroles, là aussi faussement retrouvées, des villageois occitans de Montaillou ne repose que sur la

conservation d'un seul document, soit le fameux registre d'inquisition de l'évêque Jacques Fournier (v. 1285-1342). Ou plutôt sur une réécriture partielle de ce qui fut d'abord (et presque seulement) un document administratif et judiciaire en latin.

Ce registre, composé certes au fond des Pyrénées ariégeoises au début des années 1300, mais par un évêque de Pamiers, qui deviendrait plus tard pape sous le nom de Benoît XII (1334-1342), en dit autant, sinon bien plus, sur les pratiques de l'inquisition que sur les structures anthropologiques de la société montagnarde. A partir d'une traduction française adaptée en style indirect libre, Le Roy Ladurie a pu donc recueillir une moisson éditoriale fameuse, consacrée par un succès sans précédent, quoique en partie fondée sur une méprise contrôlée de l'airain historiographique, à travers le semis exigeant et frustrant des archives.

« Histoire immobile »

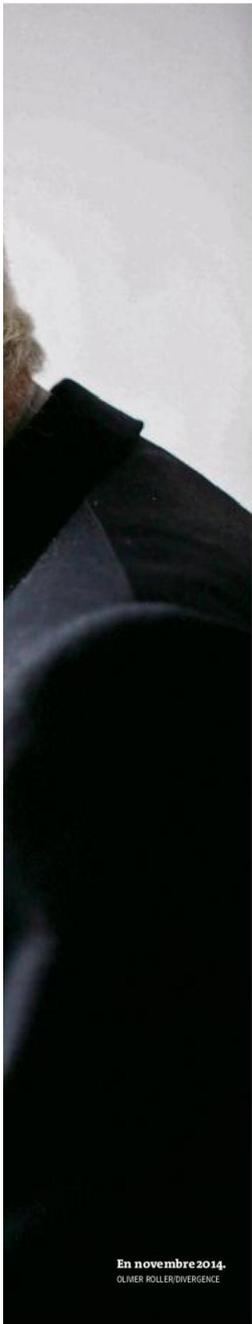
Lucien Febvre et Marc Bloch moquaient le temps où les historiens, par trop « méthodiques », étaient obsédés par la critique des sources, au point d'en oublier les hommes à travers les archives, et pour finir de « laboureur des chartes et de vieux cartulaires » plutôt que des finages agraires. Le Roy Ladurie semble avoir pratiqué l'excès savant presque inverse, au point que l'on se demande parfois si la voix en apparence retrouvée des villageois de Montaillou n'est pas tout entière filtrée par la célérité de l'analyse d'un historien, assurément partagé « entre loquaces scientifiques et éditoriales », pour reprendre le titre d'un article de Bruno Auerbach (2012).

Si Emmanuel Le Roy Ladurie n'a pas hésité à mobiliser une grande variété de sources, au service de son projet d'« histoire immobile » (et totale), force est d'admettre qu'il a eu tendance à ne pas trop s'attacher à leur critique et à leur déconstruction au profit d'une grande mobilité de son œuvre, dans le temps (du XIV au XIX siècle) comme dans l'espace social des archives et de l'histoire (de Pierre Prion aux Platter).

Avec *L'histoire du climat depuis l'an mil* (Flammarion), en 1967, le moissonneur invité s'est toutefois fait aussi semeur, et même braconner des traces indirectes de l'histoire. En s'inspirant de remarques établies dès le début du siècle par le géographe Albert Demangeon (1872-1940), Le Roy Ladurie a su chercher à travers le sillon confus des sources non pas cette fois l'homme et sa parole, mais bien le rythme muet de la nature et du climat. Trouquant les sabots du laboureur pour les botes du chasseur, il y braconne avec allégresse les archives, pour leur faire dire ce qu'elles disent malgré elles, plutôt que de vouloir à toute force leur faire dire ce qu'elles ne peuvent dire.

Au total, Le Roy Ladurie a su renforcer, plutôt qu'inventer, un rapport original aux archives, qui, depuis Michelet, sont, pour l'historien, sources autant d'inspiration que de démonstration, en une confusion joyeuse, car libre, associant la qualité des temps à la quantité des traces documentaires. ■

YANN POTIN (CHARGÉ D'ÉTUDES DOCUMENTAIRES AUX ARCHIVES NATIONALES)



En novembre 2014.
OLIVIER ROLLER/DIVERGENCE

Maurice Le Lannou (1906-1992), et il est reçu le 8 juin 1994, juste après son éviction de la BNF. Une revanche que cette entrée à l'Institut de France, Le Roy Ladurie, candidat pressenti au fauteuil d'André Chamson (1900-1983) à l'Académie en 1984 ayant été écarté au profit de... Fernand Braudel. Pourtant, la notoriété de l'historien et sa reconnaissance internationale le destinaient à cette consécration.

L'aventure inouïe de *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324* l'y prédisposait. Cette étude d'anthropologie historique établie à partir d'un registre inquisitorial, dont l'édition latine par Jean Duvernoy a été un choc